



Sommaire

► Ludwig van Beethoven : l'homme ◀

Ludwig van Beethoven, sa vie, son œuvre (8 ^e partie)	2
Marie Erdödy fut-elle l'Immortelle Bien-Aimée de Beethoven ?	18

► Beethoven et la musique ◀

La <i>Missa Solemnis</i> (3 ^e partie) : à la recherche du sens perdu	39
Les ouvertures de Beethoven (5 ^e partie)	62
Les tonalités dans les œuvres de Beethoven	72
Beethoven a-t-il été un précurseur de la forme Lied ?	79
Les transcriptions de Beethoven : liste des œuvres	82
Grieg : la vocation d'un nordique sous le signe de Beethoven	87

► Insolite et anecdotes ◀

La <i>Cinquième Symphonie</i> : découverte d'une anecdote oubliée	92
---	----

► Documents et enregistrements ◀

La vie et l'œuvre de Beethoven : des livres pour les jeunes	96
Ludwig van Beethoven sur internet	100

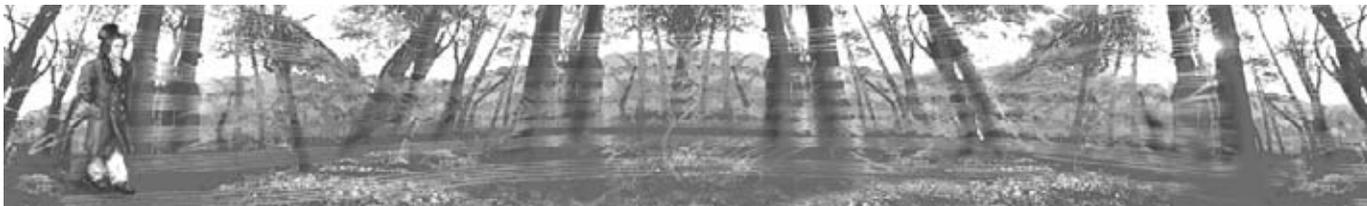
► Spectacles et concerts ◀

<i>Fidelio</i> à Séville	108
--------------------------------	-----

► La vie de l'ABF - Association Beethoven France et Francophonie ◀

L'ABF organise sa première <i>Beethovénade</i> chez Hanlet	110
De Bonn à Coblenz, l'ABF voyage	114
Soirée beethovénienne exceptionnelle à Rambouillet	120
Boutique : les inédits de l'ABF	123
Bon de commande et bulletin d'abonnement de la revue	124





► Spectacles et concerts ◀

***Fidelio* entre enfin à Séville**



*Pre*stige est le privilège de pouvoir assister à une première exécution d'une œuvre de Beethoven, ou à l'une des premières, où que ce soit dans le monde.

Mais quand cela se déroule à Séville, cela devient exceptionnel, particulièrement s'il s'agit de l'unique opéra du Maître de Bonn, dont l'action se passe justement dans la ville andalouse.

Manuel Capdevila, adhérent catalan de l'ABF, a vécu ce moment privilégié et en témoigne.

Le 17 mai 2007, je suis allé, très ému, voir *Fidelio* à Séville. Et pourquoi très ému ? Après avoir vu mon opéra préféré dans de si nombreuses villes du monde, je ne devrais pas m'émouvoir autant... Eh bien c'est justement parce que cela se passait à Séville. Heureusement la représentation a eu lieu à l'opéra et pas dans une prison d'État près de la ville, comme il aurait été plus approprié.

Séville, une ville merveilleuse, a souvent été choisie par les librettistes d'opéra pour y placer l'action de leurs livrets. En plus de *Fidelio*, nous pensons aux *Noces de Figaro*, *Don Giovanni*, *Le Barbier de Séville*, *Carmen*, etc. Néanmoins, d'après ce que m'ont dit mes amis sévillans, *Fidelio* n'y avait jamais été joué. Séville n'a pas une grande tradition de théâtre d'opéra, malgré le fait que, épisodiquement, il y en eut lors de courtes saisons organisées dans quelques salles de la ville, la plupart du temps d'opéras italiens.

Ce ne fut qu'en 1991 qu'il fut enfin décidé d'édifier un opéra, à l'occasion de l'Exposition Universelle qui devait y être célébrée l'année suivante. Et, ainsi, naquit le magnifique *Teatro de la Maestranza*, qui prit son nom de son édifice voisin, les fameuses et fort belles arènes de La Maestranza.

Il s'agit d'un théâtre qui, en très peu d'années, est arrivé à un très haut niveau ; les installations sont très modernes, sans compter un orchestre et un chœur excellents.

C'était, donc, la Première de *Fidelio* à Séville (en réalité, elle avait eu lieu six jours plus tôt, et j'assistai à la troisième des quatre séances prévues). Le saisissement était justifié. *Welch ein Augenblick!* Elle resta en moi encore longtemps après la fin de la représentation, qui fut splendide. En fait, je la ressens encore avec la même intensité. Musicalement, une réussite : très bien dirigé par Pedro Halffter, avec Lisa Gasteen et Robert Dean Smith comme couple protagoniste, Brindley Sherratt joue Rocco, un extraordinaire Alan Held est Pizarro, Elena de la Merced et Agustín Prunell-Friend interprètent Marzelline et Jaquino, et Daniel Borowski est Don Fernando.

Assuré par avance de la perfection musicale, ce qui me donnait un peu de crainte était la mise en scène, comme cela m'arrive trop souvent quand je vais à l'opéra, étant données les absurdités qu'on nous oblige à voir de nos jours. Mais ma peur était totalement injustifiée. Finalement, c'était une représentation qui m'impressionna énormément. J'aimais déjà beaucoup le programme qu'on me



donna à l'entrée, d'une lugubre couleur bleue, avec une chaîne noire sur la couverture. Il était bien clair qu'il s'agissait d'une représentation de l'esclavagisme et de l'aspiration à la liberté.

Quand le rideau se leva enfin, la scène apparut complètement nue, sans aucun meuble ni aucun élément qui pouvait distraire l'attention du spectateur. Seule dominait une énorme pierre plate, comme s'il s'agissait d'un toit, qui pendant toute la représentation se mouvait dans tous les sens, tout en marquant très intelligemment, à l'aide d'un éclairage très étudié, les différents espaces où l'action se déroulait.

Toute la représentation, sombre et ténébreuse, laissait un sentiment d'oppression qui devait correspondre très bien à celle des prisons de l'époque. Le seul répit qu'on nous donna fut au moment où les prisonniers apparurent pour respirer dans la cour de la prison : alors, au-dessus de la pierre plate, se dévoilèrent, légèrement éclairés, trois orangers, les arbres typiques de Séville qui, au printemps, remplissent toute la ville de l'enivrante odeur de leurs fleurs. Mais ils disparurent très tôt pour retourner dans l'oppressante obscurité.

Pendant tout le premier acte, au fond de la scène, on voyait des cachots individuels où les prisonniers, à moitié nus, étaient torturés par des geôliers. Mais sans les mettre trop en relief, comme pour ajouter une autre touche d'horreur arbitraire.

Après le duo amoureux, comme je le craignais, l'orchestre entama l'Ouverture de Léonore III. Il s'agit d'une habitude qui me dérange beaucoup, malgré le fait

que beaucoup de grands chefs que j'admire le fassent. Je pense qu'on trahit le magistral crescendo émotionnel créé par Beethoven. Depuis l'obscurité initiale de l'air de Florestan, en passant par le duo et le trio avec son atmosphère tendue, et le prodigieux quatuor – pour moi, le sommet du dramatisme dans toute l'histoire de l'opéra – et le passionné duo amoureux, seule peut arriver l'exaltation chorale du chant à la liberté et à l'amour conjugal. Le fait d'interrompre ce crescendo avec un long interlude qui nous explique de nouveau toute l'histoire, je persiste à le voir comme un contresens.

Mais, cette fois, je dus mettre de côté mes réserves. Francisco Leal, le scénographe et créateur des lumières avec Óscar Sáinz, eut la très bonne idée de mettre en scène l'*Ouverture*. Petit à petit, d'une façon progressive, les prisonniers sortirent de leurs cachots, et commencèrent à pousser vers le haut la pierre plate, de long en large, en insistant quand la pierre récupérait de l'autre côté l'espace qu'ils avaient conquis ; et le nombre de prisonniers augmentait pour s'ajouter à cette lutte courageuse en quête de liberté. Finalement, le peuple de Séville entra également, avec des costumes traditionnels sévillans dessinés par Pedro Moreno et, pendant que les prisonniers et le peuple se serraient dans leurs bras les uns des autres, le rideau de fond se leva, laissant apparaître, sous un soleil éclatant, le profil de la ville de Séville, dominée par son impressionnante cathédrale et sa fameuse *Giralda*, son clocher arabe.

Ici, mon émotion arriva à son maximum. Justement le matin même, j'avais visité cette fameuse cathédrale,

l'une de mes préférées parmi les grandes cathédrales espagnoles, et la voir là, ainsi mêlée à *Fidelio*, me produisit une étrange sensation que je ne saurais décrire. J'ai pu ainsi comprendre que ce *Fidelio* n'était pas un *Fidelio* quelconque, mais une expérience extraordinaire dont je me souviendrai longtemps.

Manuel CAPDEVILA

Photos : opéra de Séville

